L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PART DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 29 juin 1912.

Thermomètre de E.Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	78	23
Midi.....	76	22
3 P. M.....	78	23
6 P. M.....	78	23

SOMMAIRE.

2me PAGE.
Feuilleton,
3me PAGE.
Feuilleton.
4me PAGE.
Feuilleton.
L'actualité.
5me PAGE.
Faits Divers.
Le Revolver.
6me PAGE
Confidence.
Black.
La Bombe.
8me PAGE.
Mondanités.
Les Pieds Rouges.
Le Vieux des Minories.
Cuisine.

L'Italie doit à ses émigrants

Une grande partie de ses ressources.

Une statistique officielle qui vient d'être publiée fixe à plus de 5 millions et demi le nombre des Italiens qui vivent à l'étranger. Les deux Amériques absorbent à elles seules 4 millions et demi de ces émigrants. L'Europe en reçoit 900,000 et l'Afrique 180 000. De tous les pays européens c'est la France qui reçoit le plus d'émigrants italiens : 400,000, lesquels, joints aux 100,000 qui sont en Algérie, apportent à 500 000 le total des Italiens travaillant en territoire français.

On s'était toujours douté que l'émigration était une source importante de revenus pour l'Italie. Cette vérité est aujourd'hui démontrée officiellement par un mémoire des plus intéressants que M. Bonaldo Stringher, l'éminent directeur de la Banque d'Italie, a communiqué récemment au Congrès d'économie politique de La Haye.

M. Bonaldo Stringher prouve, chiffres en main, que les émigrants envoient chaque année, en Italie, de toutes les parties du monde, une somme de $90,000,000 au minimum. Les étrangers, touristes, etc., apportent une somme annuelle à peu près égale. Et les 180 millions provenant de ces sources permanentes, unies à d'autres ressources extraordinaires, absolument spéciales à l'Italie, permettent à ce pays d'équilibrer victorieusement le déficit annuel de ses exportations sur ses importations.

Autrement dit, M. Bonaldo Stringher prouve que c'est à ses émigrants d'une part, et de l'autre à ses richesses artistiques et naturelles qui attirent les étrangers, que l'Italie doit une grande partie de la prospérité économique, grâce à laquelle elle supporte sans faiblir les lourdes charges de la guerre actuelle.

Une astrologue au XIVme Siècle.

"L'Echo du Merveilleux" termine un intéressant article sur le "Merveilleux au Mont Saint-Michel" par cette curieuse étude sur dame Tiphaine :

L'amateur de merveilleux ne manquera pas, avant de quitter le Mont, de rendre visite à la maison de Tiphaine Raguenel, femme du connétable Bertrand Duguesclin. On sait que Tiphaine, "la douce fée" comme l'appelle Froissart, était une éminente astrologue :

Mais c'estoit la plus sage et la mieux [doctrinée
Du sens d'Astronomie étoit bien [escolée...
Li venoient proprement des paroles [de fée.

C'étaient les astres qui avaient conseillé son choix à Tiphaine. Elle avait

....Trouvé par droite Astronomie
Que Bertrand passeroit fleur de [chevalerie.

Souvent plus tard elle essaya de faire profiter son mari de sa science merveilleuse : mais le bon connétable était incrédule. Le chroniqueur-poète à qui l'on doit la "Vie du Vaillan Bertran Duguesclin" l'atteste :

Mais Bertran la tenoit très tout à [truferie,
Et depuis on trouva la besogne [averie
Quand par devant Alroy (Auray) fut [sa gent déconfie.

Tiphaine vint demeurer au Mont pendant le séjour en Espagne de son mari. On vous montrera sa maison et la jolie tourelle appelée tour du Guet où elle passait les nuits à suivre le cours des astres. Mais la tour du Guet ne ne date que du XVe siècle. La maison de Tiphaine s'appelait aussi maison du Gobelin, à cause du lutin que le Diable lui avait donné pour la servir. Car elle était si charitable qu'après avoir distribué les cent mille florins que lui avait laissés son mari "à tous les soldats et cappitaines qui, ayant perdu leurs biens à la guerre, venoient en ce mont lui faire visite, les excitant par là de retourner à l'armée soulz les enseignes de son mari", la tradition veut qu'elle ait vendu son âme pour avoir plus d'argent à donner encore !

Cette maison du Gobelin est disparue : on en ignore l'emplacement. De même un manuscrit attribué à Tiphaine, tablettes indicatrices des jours fastes et néfastes, lui est manifestement antérieur de deux siècles.

(Relevons dans ce manuscrit que le premier et le septième jour de janvier sont néfastes : en février, le troisième et le quatrième : en mars, les gourmands et les buveurs doivent redouter le premier et le neuvième jour. En avril, c'est les 10 et 11 qu'il faut craindre, pour les morts violentes et le 12 pour les grandes pluies. Les 3 et 7 mai, les 10 et 15 juin subissent l'influence maligne des astres. Le 13 juillet, le 1er août et le 2 sont des jours pleins de périls. En septembre, les 3 et 10 maladies ; le 3 et le 5 octobre sont de mauvais jours, et en décembre, méfiez-vous du 7 !)

La vieille église de Sacey où Tiphaine allait souvent, et que, peut-être, elle fit bâtir, offre dans le tympan du portail des signes astrologiques. Ils proviennent sans doute de la "douce fée"

Tant gracieuse, sage et bien em- [parlée

que Duguesclin rama si fort—et qu'il oublia si vite, car peu de mois après sa mort il épousait Jeanne de Laval.

Les astres n'avaient pas annoncé cela à Tiphaine !

LE PECHEUR A LA LIGNE.

J'aime le pêcheur à la ligne. Il va pouvoir, prochainement, se livrer de nouveau à sa passion. Depuis quelques mois, il ne vivait plus ; il était "un corps sans âme." Je ne trouve que cette expression populaire pour exprimer son état. Elle est imagée, forte et juste. Ce jour là il aura une existence complète. Il pourra s'installer, de bonne heure, devant le fleuve ou la rivière, et connaître les plus douces, les plus poignantes émotions. Un frisson de l'eau le fait trembler. Il observe non sans inquiétude l'éclat du soleil et la colonne du thermomètre. Il interroge la nature entière pour savoir s'il a chance de prendre des ablettes ou des gonjons. Ainsi les puissances qui régissent l'univers troublent les humbles poissons ; leur humeur varie suivant les caprices du vent et les pressions atmosphériques. Il me plait que le pêcheur regarde longuement le ciel, remue la tête et déclare :

—"Ils" n'aiment pas ce temps-là !

Inconsciemment il unit à tout le rayonnement du monde les obscurs animaux qui l'intéressent. Il aperçoit, dans le lit du ruisseau, l'influence de forces, ou de divinités. C'est un panthéiste fervent, et qui s'ignore.

Le pêcheur est complexe. Celui qui jette des filets a une beauté romantique. Son geste garde une ampleur primitive. Nous l'imaginons à l'extrémité de la barque. Ses vêtements ont les nuances des étangs. Se dressant fièrement il lance le piège qui décrit une ligne satisfaisante avant de produire de jolis sons en frappant l'eau. Mais le plus souvent, il accomplit un travail ; il ne fait point de l'art pur ; il cherche à gagner sa vie. Le pêcheur à la ligne n'a pas ces attitudes avantageuses. Cependant il est le véritable artiste, puisqu'il est désintéressé. Il ne vend pas le produit de son labeur. Il se contente d'apporter à sa compagne et à ses petits un aliment. Ainsi le pêcheur à la ligne ressemble à l'ancêtre qui se munissait d'une arme fragile pour trouver une proie. L'engin du pêcheur a conservé son caractère simple, barbare. Quand un brave ouvrier promet à sa femme de lui apporter une friture, quand il part tenant en sa main la gaule, je revois une famille ancestrale. Malgré les apparences de la civilisation, nous sommes très près du temps où les hommes frissonnaient dans les cavernes, et se sentaient menacés par des monstres. Enlevez à ce pêcheur son vêtement moderne ; il vous semblera aussitôt préhistorique et légendaire. Il pourrait être placé dans une fresque de Puvis de Chavannes.

Le pêcheur à la ligne possède une sérénité décorative. Il ne trouble jamais le calme d'un paysage. Il subit étrangement cette loi qui contraint toute créature à ressembler aux êtres qui, sans cesse, l'entourent. Ainsi le pêcheur à la ligne a une grâce de végétal. Penché sur l'eau, il semble appartenir à la belle famille des saules. Il en a l'inclinaison mélancolique. Le pêcheur à la ligne est immobile et silencieux. Dans ce vingtième siècle qui est agité, étourdissant, il conserve une tranquillité qui proteste. A une centaine de mètres, sur la grande route, les automobiles passent, bondissent, font de la poussière. Le pêcheur à la ligne sourit avec dédain quand, jusqu'à lui, arrivent les bruits des moteurs et les appels des trompes. Assis sur l'herbe ou dans son petit bateau qui le balance mollement, il est insensible au vertige de la vitesse. Il est le prêtre entêté d'une vieille religion. Il garde la quiétude de Bouddha, et quand il surveille son bouchon, on se demande s'il ne contemple pas son nombril, comme l'exige la sagesse orientale.

Pour avoir vécu avec les poissons, il sait se taire. Il a appris que les paroles ne sont qu'un bruit inutile et parfois dangereux. Elles font fuir les rêves et souvent les idées comme les conversations effrayent les poissons. L'essentiel est d'entendre. Mais il ne faut pas prêter l'oreille au tumulte violent de l'existence. Il importe seulement de percevoir des voix fines, l'effleurement d'une aile d'insecte sur un brin d'herbe, un léger frisson d'ailes dans les branches, le glouglou de l'eau que produit un carpillon qui vient à la surface comme un enfant met le nez à la fenêtre. Dans l'apaisement de la nature, ces notes discrètes ont un charme pénétrant. C'est une musique qui ne trouble pas l'admirable silence, mais semble le prolonger. Le pêcheur à la ligne y est sensible. C'est un artiste très délicat. Il ne se laisse pas séduire par les grossières harmonies. Il redoute les cuivres et les violences de la batterie ; il est sensible aux violons que modère la sourdine et à la fluidité des flûtes. Il goûte, dans la campagne, la grâce des partitions classiques.

Il va sans dire que le pêcheur à la ligne n'est point parfait. Comme tous les hommes, il ne peut se défendre de la fatale vanité. Il faut qu'il raconte ses exploits. Mais il est moins redoutable que le chasseur. Il se contente en somme de nous donner quelques renseignements sur la façon dont il amorce, sur l'appât qu'il emploie. Il a le tort d'insister parfois sur des détails qui semblent un peu répugnants aux profanes. Il faut être un initié pour apprécier tout le mérite du ver de vase. Le pêcheur s'en tient à des considérations techniques. Il nous demande seulement d'admirer son ingéniosité, sa patience. Il n'a point un aspect belliqueux. Son plaisir ne semble pas une préparation à de prochaines guerres. Le chasseur est volontaire, héroïque ; il regrette de n'abattre que des lièvres ou des faisans. Le pêcheur à la ligne est plus modeste, plus humain. Sa cruauté est ingénue.

Il tue sans pitié les poissons aux nuances délicates et qui jouent si allègrement. Il n'a pas conscience de sa barbarie. Il croit adorer ces êtres qu'il détruit. Ainsi des femmes sentimentales affirment qu'elles chérissent les oiseaux, et pour nous le prouver elles nous conduisent vers les cages où elles tiennent captifs des pinsons et des fauvettes. Le pêcheur parle avec tendresse des animaux à qui il a fait subir les plus affreux supplices. Il les a trompés en leur offrant une nourriture dont ils sont friands. Les malheureux, qui se réjouissaient de trouver une proie succulente, ont été percés par un crochet. Ils ont été tirés hors de l'eau. Ils ont senti sur leurs corps humides la main sèche qui arrête leurs soubresauts. C'est fini ! Ils ont compris qu'il est inutile de se débattre et que l'heure terrible est venue. Cependant ils ont un espoir ; on les a délivrés délicatement de l'instrument qui leur faisait du mal. Un génie bienfaisant leur apporte peut-être son secours. Ce n'était qu'une épreuve pénible. Ils vont revivre, être heureux, décrire de folles courbes dans la fraîcheur des eaux.... Hélas ! on ne les rejette pas dans la rivière, dans le fleuve, dans l'étang ! On leur accorde parfois un peu d'eau pour qu'ils meurent plus lentement. Et le pêcheur à la ligne apparaît soudain comme une divinité formidable. Assis sur son pliant, il ressemble à nos idoles anciennes qui exigeaient des sacrifices sanglants. Il est entouré d'agonies. Mais il ne s'en doute pas. Il sourit à des enfants qui passent ; il leur montre la proie qu'il emporte ; les petits admirent et rient en découvrant des dents de jeunes sauvages. Quand l'homme rit, il est impossible de ne pas se rappeler qu'il est un barbare.

Le pêcheur à la ligne ne saurait échapper aux vieux instincts de la race. Du moins il s'y abandonne avec discrétion. Il ne se vante pas d'être un animal furieux. Il ne se livre pas avec une violence prétentieuse à ses appétits. Il ne s'efforce pas d'être brutal ; il s'en défend au contraire. Quand il prépare sa ligne, il a une allure philosophique. Il fait songer à ces savants que nous montrèrent les artistes d'Extrême-Orient et qui se disposent à écrire des traités ou des poèmes. Le pêcheur à la ligne est grave, recueilli. Quand il torture des bestioles, il garde une impassibilité religieuse. Il semble appliquer une loi éternelle.

Allez, bons pêcheurs à la ligne ; allez sur les quais de la ville ; offrez aux poissons qui échappèrent miraculeusement aux poisons des eaux l'appât soigneusement choisi. Allez dans la banlieue aussi. Installez-vous dans des paysages agréables, et faites à travers les feuillages des taches heureuses qu'aimait Corot et qu'il nota. Pêcheurs inconnus qui vous teniez près des étangs vaporeux, vos vêtements grossiers avaient pour lui l'éclat merveilleux des pierres précieuses. Qui étiez vous ? Des citoyens obscurs et simples. Vous ne saviez pas que vous représentiez pour lui des rubis et des turquoises, et pourtant vous êtes là, somptueux, dans ses tableaux. Allez, pêcheurs à la ligne, et souhaitons que d'autres peintres vous aperçoivent et fixent votre beauté. Ne souriez pas ? Ne dites pas que vous n'êtes point beaux ! La beauté est partout : c'est à l'artiste de la dégager. La pensée est partout : c'est à l'écrivain de l'exprimer. Allez, pêcheurs à la ligne ! Prenez inconsciemment les attitudes anciennes, très anciennes. Evoquez, sans le vouloir, des temps lointains, des civilisations disparues.

Oui ! J'aime le pêcheur à la ligne, et il doit m'aimer aussi. Car je ne lui fais pas concurrence. Il m'a toujours paru insupportable de demeurer pendant des heures devant un cours d'eau afin d'en tirer un poisson douteux. Je manque de patience— et je le regrette. Je ne possède pas cette émouvante tranquillité que j'admire sincèrement. Un jour viendra peut-être où j'arriverai à cette sérénité qui est le plus haut degré de la sagesse et que possède le pêcheur à la ligne.

NOZIÈRE.

PORTEZ-VOUS EN VILLE ?

Lord Seymour, qui fut sous l'Empire un des plus parfaits originaux du boulevard, était d'une force corporelle très remarquable. Il excellait dans tous les exercices du corps. A l'épée, il avait boutonné le chevalier de Saint Georges, qui était cependant la plus fine lame de l'époque. Au pistolet, à vingt pas, d'une balle, il enlevait un cigare tenu à la bouche par son valet de chambre. Il n'avait pas de rival à la canne, ni à la savate, et passait une bonne partie de son temps dans la salle d'armes. Chose étrange, cet homme si athlétiquement constitué, qui passait pour un batailleur capable de rosser n'importe qui, cet homme n'aimait pas à rentrer seul la nuit ! Un soir, il s'était attardé sur le boulevard Bonne-Nouvelle, après le spectacle. Il était une heure du matin, peut-être plus.... Lord Seymour ne pouvant se résoudre à rentrer seul, entra dans un restaurant. Il se fit servir quelques mets froids, puis s'adressant ensuite au garçon qui le servait :

—Mon ami, portez-vous en ville ?

—Certainement, monsieur.

—En ce cas, portez-moi chez moi, voici ma carte.

En lisant le nom universellement connu de lord Seymour sur la carte, le garçon prévoit une bonne aubaine, et se pliant à ce qu'il croit un caprice du noble ennuyé, il appelle un de ses camarades et tous deux chargent le milord sur leurs épaules.

En arrivant devant son hôtel :

—Combien vous dois je ? demande lord Seymour.

—Milord, il y a d'abord votre souper, répond l'un des porteurs.

—C'est juste.... un perdreau truffé....

—Huit ! dit le garçon.

—Une mayonnaise de homard ...

—Huit et dix, dix-huit....

Une bouteille de Château-Lafitte....

—Dix-huit et trente, quarante huit....

—Une bouteille de Champagne....

—Vingt et quarante huit, soixante-huit, milord, avec les hors-d'œuvre, le café, les liqueurs, les cigares, nous avons un total de cinq louis.

—C'est parfaitement juste. Voici dix louis, dont la moitié pour votre pourboire.

Et lord Seymour congédia ses deux porteurs, heureux d'avoir gagné une si bonne journée pour si peu de peine.

Edition Hebdomadaire de "Abeille".

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les matières,—littéraires, politiques et autres,—qui ont paru pendant la semaine, dans l'"Abeille" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous la vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

THEATRE DAUPHINE.

La première semaine de la saison d'été de la troupe Drury, a pris fin hier, et, encouragée par le succès qu'elle a obtenu, la direction a résolu de monter un des plus beaux drames du répertoire "Woman against Woman", dont la première sera donnée aujourd'hui, en matinée à 2:15 heures.

Cette belle comédie dramatique contient des scènes véritablement empoignantes et jouée comme elle le sera par une troupe de premier ordre, elle ne peut manquer de faire salle comble toute la semaine au théâtre de la rue Dauphine.

L'intrigue de cette pièce se déroule en Angleterre, et les décors ont été spécialement brossés de façon à la rendre avec le plus parfait réalisme.

Les deux principaux rôles seront tenus par Mlle Ida Root Gordon et M. Walter McCullough.

M. Drury A. Midgley, directeur de la troupe, à l'intention au cours de cette saison d'été de ne rendre que les meilleurs drames du répertoire. Ajoutons que la salle du théâtre est constamment maintenue à une température supportable grâce à un grand nombre d'éventails électriques, et que le prix des places est à la portée des bourses les plus modestes, dix et vingt cents, jusqu'au 1er septembre.

Il y aura matinée chaque dimanche, lundi et samedi à 2:15 heures.

FORT ESPAGNOL.

Malgré le temps, plutôt défavorable un nombreux public s'était rendu hier au Fort Espagnol pour assister aux deux représentations de "Pinafore", l'opérette qui a tenu avec succès l'affiche toute la semaine dernière.

L'interprétation, comme toujours, a été impeccable et les acteurs ont été longuement applaudis.

L'excellent orchestre du professeur Tosso a exécuté un programme varié, composé d'airs classiques et populaires, qui a été très goûté.

A partir d'aujourd'hui, changement de programme : l'affiche portera l'émoustillante opérette "Girofle Girofla," une des œuvres les plus populaires du célèbre compositeur Lecocq.

Cette pièce n'a pas été jouée à la Nouvelle Orléans depuis plusieurs années, aussi nombreux sont-ils ceux qui profiteront de l'occasion qui leur est offerte d'aller entendre la troupe du Fort Espagnol tout en humant la rafraîchissante brise du lac.

Encore une victime de l'aviation.

Mulhouse, Alsace, 29 juin —Henri Schadt, un aviateur allemand, a été tué aujourd'hui pendant qu'il faisait l'essai d'un aéroplane militaire. Un virage trop brusque qu'il fit à une hauteur de 250 mètres causa la chute de la machine et la mort de celui qui l'occupait.

JEU 'SUR'
Si vous avez un estomac faible, un foie inactif ou des intestins obstrués, essayez une bouteille de
HOSTETTER'S Stomach Bitter ;
S'est montré sûr pendant 69 ans.
Commencez Aujourd'hui
Tous les Pharmaciens

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No. 29 Commencé le 28 mai 1912

LE

Docteur Miracle

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Pierre Sales

PREMIÈRE PARTIE

Suite.

—Sûr qu'il est en train de se remarier ! s'étaient dit sa concierge, sa fruitière, sa laitière, son épicière, sa bouchère, sa blanchisseuse.....

Car à cet âge, ce ne pouvait être qu'un veuf !

L'opinion avait été confirmée par sa femme de ménage, qui constatait, maintenant, lorsqu'elle pénétrait dans sa chambre et son cabinet de toilette, qu'il faisait une consommation inaccoutumée de parfums.... eau de Cologne dans sa cuvette.... essence vaporisée dans sa barbe et ses cheveux.... odeur fine au mouchoir.....

On avait bien pensé, un moment, qu'il avait simplement fait quelque petite conquête ; et on ne s'en offusquait pas, un célibataire ayant bien le droit de courir la prétentaine !

Mais ces choses-là se traduisent généralement par de l'irrégularité dans les heures où l'on se couche, où l'on se lève... par des enveloppes où se distinguent des pattes de mouche.... par des petits bleus qui donnent des rendez vous ... ou les décommandent.....

Il n'est pas une brave ménagère parisienne, si honnête qu'elle soit en sa maison, qui ne connaisse tous ces détails des liaisons blâmables.

Or, pas la moindre petite lettre n'arrivait à M. Jean Le Kerlacq, au milieu de son courrier d'affaires.... On avait eu la curiosité de le suivre méthodiquement quand il sortait de chez lui : n'allait-il pas chercher sa correspondance compromettante à la poste restante ?.... Mais jamais on ne le vit à ce guichet.... En outre, ses sorties étaient devenues moins fréquentes, et pas du tout tardives, sauf les soirs où il allait au théâtre et où il rentrait d'ailleurs d'assez bonne heure.

Était-ce au théâtre qu'il avait ses rendez-vous ?.... Pas le moins du monde... On le vit à l'Ambigu, aux cafés concerts, à l'Opéra-Comique, à la Comédie-Française : toujours tout seul !

Et c'est bien cela qui était grave ; car, dans les débuts, il n'était pas toujours tout seul lorsqu'il prenait de l'amusement, n'ayant rien d'un égoïste. Mais, maintenant, il ne se laissait plus jamais accrocher, soit par le regard d'un trottin, d'une petite actrice, d'une demi mondaine, ou de ces demi-vertus soi-disant bourgeoises, qui reculent rarement devant un caprice.

Donc, il y avait une femme inconnue, mystérieuse, dans la vie de l'importateur d'huile de foie de morue.

Et le plus curieux de cette aventure, c'est que l'inconnue l'était presque autant de Jean Le Kerlacq que de toutes les bonnes âmes qui s'occupaient si charitablement de lui.

Inconnue ?.... pas tout à fait, puisqu'il conversait chaque jour avec elle !.... C'est-à-dire qu'il conversait à lui seul, et n'obtenait jamais que des monosyllabes indignés, grondeurs ou suppliants.... La plus longue phrase qu'il avait entendue cette semaine était : "Je vous en supplie, monsieur.... vous me ferez attraper !" ou bien : "Je vous assure que si vous continuez, je préviens la surveillante !"

Car c'est de sa petite téléphoniste que Jean Le Kerlacq était amoureux.... tout bonnement !

Comment cela lui était-il arrivé ?.... Comment lui qui se croyait bien cuirassé, à jamais, contre toute tentation féminine, avait-il senti soudain son vieux cœur faire toc toc ?

Son vieux cœur !.... Hum ! .... La médecine moderne nous révèle qu'on n'a jamais l'âge que de ses artères, vérité qui s'étend au cœur lui-même, puisque c'est lui qui met les artères en mouvement !.... Or, une des raisons qui vieillissent le cœur, c'est quand on s'en est beaucoup servi .... Et celui de Jean Le Kerlacq était presque toujours resté bien tranquille.....

Sans doute avait-il eu, dans sa jeunesse, un de ces élans par lesquels se traduit la passion !.... Mais cela n'avait guère duré.... Et depuis sa première déception, son cœur ne lui avait certainement servi que pour envoyer son sang dans ses artères et le recevoir quand les veines le lui ramenaient.....

Son vieux cœur, par suite, n'était nullement "usagé :" la jeunesse de l'amour pouvait y refleurir, avec toutes ses jolies illusions, ses émotions naïves, ses bonheurs faits de rien.

Et c'est pour un rien, presque rien en effet, qu'il s'emballait, et qu'il faisait terriblement toc toc, puisque d'entendre une voix à travers un fil constituait le meilleur de sa joie.

Mais, comme Jean Le Kerlacq n'avait pas qu'un cœur, qu'il se croyait même en possession d'un cerveau très avisé, il commença à se ficher de lui-même, c'est-à-dire de son cœur. Et entre ces deux parties essentielles de son individu, s'engagea le débat le plus acharné. Le cerveau disait :

—Espèce de vieille bête..... vas-tu me laisser tranquille !

Le cœur répondait :

—Ce n'est pas ton affaire !

Le cerveau s'irritait tout de suite :

—Tu as la berlue !.... nous étions si heureux !

Par "nous" le cerveau entendait toute la personne de Jean Le Kerlacq : sa poitrine, son estomac, ses jambes, ses bras.... qui souffraient jadis quand le maître les entraînait en des pays si divers, dans les situations les plus variées.... il y avait fallu subir le froid, le chaud, les rhumatismes, la fièvre, des privations quelquefois : car la bourse n'était pas toujours pleine ! Il avait fallu supporter des régimes qui détraquaient tout.....

Et au moment où on était au port, avec une existence bien calme, bien confortable, bien conforme aux aspirations générales, voilà que M. le cœur, à lui tout seul, chambardait tout !

On était habitué à de vieux vêtements, où l'on était si à l'aise .... on se laissait si bien vivre, sans penser à rien, qu'aux heures des repas et du repos !..... Et parce que M. le cœur battait la tramontane, il fallait se faire serrer par un tailleur, porter des bottines qui allaient certainement provoquer des cors.... et, surtout, être en proie à ce tremblement, ces alternatives de brûlure et de glace, que ces imbéciles d'amoureux considèrent comme des sensations exquises, et qui sont bien les ennemies de toute santé rationnelle !

—Si au moins, s'écriait le cerveau, tu la connaissais la petite dinde qui te bouleverse ainsi !.. Quelle absurdité, pour un homme raisonnable, de n'avoir de bonheur qu'au moment où une bouche, que tu n'as jamais vue, te dit d'un petit ton sec : "Le 528 34.... Pas libre, monsieur !"

Mais le cœur se moquait bien de toutes les objections du cerveau. Si ça lui faisait plaisir d'entendre cette voix, même quand elle ne lui disait pas autre chose : "Le 333-45 ne répond pas !"

Alors, le cerveau fit appel au sentiment de délicatesse du cœur : il était évident qu'on n'allait pas en rester à des communications téléphoniques.... il était aisé de prévoir que, avec son esprit d'aventure, Jean Le Kerlacq trouverait moyen de se mettre en relation plus réelle avec sa petite demoiselle du téléphone.... Était-ce digne de lui, d'aller troubler une petite jeune fille ?

Mais le cœur répondait que rien ne prouvait que ce fût une si petite jeune fille que cela.... et, même, que cela fût une jeune fille du tout !.... Alors, le cerveau s'indignait :

—Si c'était une dame ?.... car il y a évidemment des dames parmi les petites demoiselles du téléphone, irais-tu détraquer son ménage ?

Objection envisagée et écartée, dès le début, par le cœur de Jean Le Kerlacq.... Si c'était une dame, on peut être une veuve !.... Et c'était la secrète espérance du cœur de Jean Le Kerlacq, qu'il y eût harmonie entre ses cheveux grisonnants, sa taille rondelette, son bedon en proéminence, et la personne dont il ne cessait plus de rêver ! Et si c'était une jeune fille, il la devinait grave, tout au moins sérieuse, d'aspect un peu imposant. A eux deux ils ne formeraient rien de disparate.

Et le cerveau, et les membres, et tout son individu, reçurent l'ordre de se mettre à la disposition de ce vieux cœur, qui rajeunissait, ou plutôt qui retrouvait une jeunesse pas encore vécue.

A continuer